
Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 18 au 30 novembre 2019

Ryoko Sekiguchi



Biographie

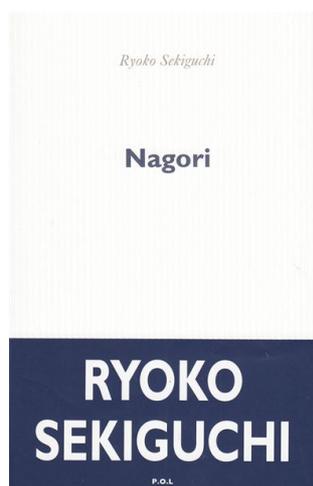
Ryoko Sekiguchi est née en 1970 à Tokyo. Elle habite en France depuis près de 20 ans. Elle est auteur d'une dizaine de livres en français et en japonais. Traductrice littéraire, elle organise également des événements qui relient littérature et cuisine.

Bibliographie sélective

- *Nagori*, Éditions P.O.L, 2018
- *La Voix sombre*, Éditions P.O.L, 2015
- *Le Club des gourmets et autres cuisines japonaises*, Éditions P.O.L, 2013
- *Ce n'est pas un hasard*, Éditions P.O.L, 2011
- *Héliotropes*, Éditions P.O.L, 2005
- *Deux marchés, de nouveau*, Éditions P.O.L, 2005
- *Calque*, Éditions P.O.L, 2001

Présentation sélective des ouvrages

Nagori, Éditions P.O.L, 2018



Nagori, littéralement « l’empreinte des vagues », signifie en japonais la nostalgie de la séparation, et en particulier, la nostalgie de la saison qu’on ne laisse partir qu’à regret. Le goût de *Nagori* annonce déjà le départ imminent de tel fruit, tel légume, jusqu’aux retrouvailles l’année suivante, si l’on est encore en vie. De nos jours, on invoque les saisons comme un temps comptable. Saisons à découper, à dénommer, à désirer ou à oublier. Et selon quels critères ?

Cet étonnant et savoureux petit livre nous propose de faire la découverte de l’art poétique et culinaire japonais en méditant sur nos émotions qu’éveillent les saisons, et leur disparition. Sur l’empreinte fugitive des goûts et des saveurs dans le corps et la mémoire, les paysages, la littérature.

Extraits de presse

Article publié dans *L’Humanité*, 22 novembre 2018, par Alain Nicolas

Nagori, le goût de l’arrière-saison.

L’écrivaine japonaise Ryoko Sekiguchi explore les résonances d’un mot qui amène à repenser notre rapport au temps.

« *Les saisons ont une vie. Nous nous sommes habitués à comparer la vie humaine à une suite de saisons, mais l’inverse est vrai* », nous dit Ryoko Sekiguchi. Une saison naît, s’épanouit et s’achemine vers sa fin. « *Chaque saison contient une vie entière, traversée par différents êtres vivants, chacun doté d’une vie propre* ». On sait que les Japonais ont une manière particulière de scander l’année, avec vingt-quatre saisons. Chacune d’elles s’accompagne d’un vocabulaire poétique bien à elle, avec ses impressions, ses fleurs ou ses fruits, son atmosphère, ses sentiments et ses formes. L’art du haïku, ce poème de trois vers et dix-sept syllabes, ne se comprendrait pas sans l’association des textes aux saisons et au répertoire de notations correspondantes. La manifestation du 1^{er} mai, précise Ryoko Sekiguchi, « *est classée comme « mot de printemps »* » et « *les « fantômes » mêmes sont classés comme « mot d’été » à cause de la fête des ancêtres* ». Pour les Français « *on peut évoquer dans un haïku le 14 juillet (dit fête parisienne) comme « mot d’été »* ».

Cette sensibilité saisonnière, connue de ceux qui s’intéressent à la civilisation japonaise, se double d’une autre qui l’est moins. En matière d’alimentation, « hashiri » désigne ce que nous appelons « primeur », « sakari », la « pleine saison ». Il est plus difficile de donner un équivalent à « nagori », qui correspond à l’arrière saison. Ce terme a en effet des résonances dans des

domaines qui dépassent largement ceux de l'agriculture et de l'alimentation. Il renvoie à « *la trace, la présence d'une chose passée, d'une chose qui n'est plus* ». Persistance, aussi, de ce qui devrait être fini, de ce qui se prolonge, qui dure au-delà de son temps. Cela peut être le fruit « surmature », qui développe des arômes imperceptibles en son cycle normal, avant qu'il ne se dégrade pour de bon et ne devienne inconsommable. La neige de printemps, « *la neige de « nagori »* », tardive et éphémère, dont la fragilité même incite à cueillir l'instant, le dispute à la « *lune de « nagori »* », celle qu'on aperçoit encore à l'aube. On pense au chant de l'alouette des troubadours qui donnait aux amants le signal de la séparation.

Une méditation sur les langues et les cultures « Nagori » a donc une portée très large et se présente comme un terme central dans la sensibilité japonaise. C'est ce qui reste après la fin. *Les Vestiges du jour*, de Kazuo Ishiguro - d'où a été tiré le film célèbre de James Ivory - ont pour titre original en anglais *The Remains of the Day*, ce qui se traduit en japonais par « *Hi no nagori* », « "nagori" du jour ». Restes, vestiges, la difficulté même de traduire le mot « nagori » montre bien la profondeur des couches de sens traversées par cette « saudade » japonaise. Au-delà même de cette méditation sur les langues et les cultures, qui peut faire penser à Tanizaki, l'ouvrage propose une approche politique du « nagori » comme conséquence, séquelle d'un événement, d'une catastrophe. Ainsi l'auteure analyse-t-elle les ambiguïtés possibles d'un éventuel « nagori » d'Hiroshima ou de Fukushima, inscrit dans une conception cyclique et naturaliste du temps. « *Les saisons étaient un destin* », rappelle Ryoko Sekiguchi. Sous les dehors de la tradition, le concept de « nagori » dans le monde d'aujourd'hui appelle à réfléchir à une nouvelle histoire du temps.

Article publié dans *En attendant Nadeau*, novembre 2018, par [Éric Loret](#)

Le texte de Sekiguchi s'inscrit en quelque sorte dans la lignée des « physiologies du goût » dont Brillat-Savarin a inauguré le genre, observations de la société et de sa construction, traités d'esthétique passant par l'estomac. La première idée que donne *Nagori*, c'est que le goût est toujours une affaire de vie et de mort.

L'analyse mériterait d'être étendue à la philosophie de l'art. La deuxième idée qu'il donne donc, c'est qu'on n'est jamais guide que de l'interstice ou de l'intervalle. On pourrait probablement écrire à partir de l'œuvre de Sekiguchi un traité philosophique : « *qu'est-ce qu'un guide ?* » Car, dans ses ouvrages, l'auteure nous ouvre certes à d'autres mondes, mais à des entre-mondes.

La Voix sombre, Éditions P.O.L, 2015



Il faut entendre le titre *La Voix sombre* dans les deux sens possibles. La tristesse, mais aussi la disparition. Ce livre est en effet une suite de pensées sur ce qu'il reste d'une voix quand celle ou celui à qui elle appartenait n'est plus. Qu'est-ce qu'une voix enregistrée ? Qu'est-ce que la trace que laisse une voix ? Est-elle matérielle, corporelle ? Et de là, le livre s'étend à l'image, aux odeurs, et puis il devient une réflexion sur l'absence, la mort.

Extraits de presse

Article publié dans *Libération*, avril 2016, par Denis Podalydès

Ryoko Sekiguchi, une résonance déchirante

Dans ce petit traité, gît une voix disparue : le grand-père de l'auteure, mort au Japon. Celle-ci l'apprit un jour au téléphone. La douleur de la perte s'augmente de la douleur de l'exil, car Ryoko Sekiguchi vit en France. L'absence et la distance privent de la notion même de la mort, « évaporée » en disparition. La quête littéraire de cette voix, « incarnation du présent de la personne », lutte contre l'abstraction du deuil. « *La voix trouble la temporalité* » : c'est le constat sur lequel repose le livre. De la voix éteinte aux voix entendues au téléphone, à la radio, l'écrivaine cerne au plus près ce qui, dans le phénomène vocal, échappe à la mort sans la nier. « *La voix est la seule partie du corps qu'on ne puisse pas enterrer.* » Traductrice (notamment d'Atiq Rahimi), Sekiguchi écrit comme on écoute, prêtant une attention aiguë aux voix que la radio dépouille et délivre, « *détachées de leur appareil, qui est le corps* ». Dans la voix d'Édouard Glissant entendue sur les ondes quelque temps avant sa fin, elle capte la mort au travail : « *Sa voix disait : le corps qui m'abrite va bientôt disparaître.* »

La délicatesse et la précision de la pensée s'accompagnent d'une réserve, d'une hésitation devant les questions immémoriales qu'elle pose, et auquel, la plupart du temps, seul le silence répond, dans les interlignes que ménage l'auteur. « *Et toutes les voix qui n'ont pas été enregistrées ? Demeurent-elles encore dans l'air, changées en ondes évanescences, quoique incapables d'atteindre les oreilles des vivants ?* » Le mouvement du livre m'a fait penser au film de Brian de Palma *Blow Out*, dans lequel, à l'instar du *Blow-Up* d'Antonioni où David Hemmings agrandissait une photo et y surprenait, dans l'épaisseur d'un buisson, la main d'un cadavre, le héros fouille une bande magnétique, décompose les sons amalgamés, décèle et entend soudain un cri de détresse. Sekiguchi dégage de la matière conceptuelle et muette des éléments sonores et concrets : un rythme et une formulation justes, un accent familier, une résonance déchirante. C'est ce qui fait la beauté de ce petit livre, dont les lignes font un archipel dans une étendue de silence préservé, croissant tandis que les phrases s'amenuisent jusqu'au murmure. Lu à voix haute, *La Voix sombre* fera entendre, à qui saura le faire sien, ses propres voix « chères qui se sont tuées ».

Éloge de l'ombre de la voix.

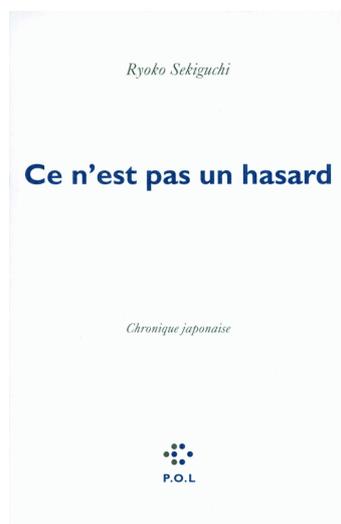
On reconnaît un écrivain à sa voix. Il n'est que de le lire pour l'identifier. Un livre d'où elle ne se dégage pas, quand bien même d'autres l'appelleraient style, ton ou petite musique, n'est pas d'un écrivain mais d'un auteur. Une page, un paragraphe, parfois même une phrase suffisent à mettre un nom sur un texte, des lors que l'on prête l'oreille au son qu'il émet. S'il est d'un inconnu qui signe là son premier roman, la voix suffit à flairer un nouvel écrivain. Ou pas. Elle permet de savoir à qui on a affaire, et qu'un tri s'opère. Qu'il s'agisse de Modiano, de Proust ou de Duras, la voix qui émane du livre ne trompe pas. Avec les étrangers, c'est plus délicat, car la voix peut varier selon le traducteur, celui-ci superposant la sienne au romancier qu'il interprète en français. Mais, des écrivains que l'on a eu le privilège de côtoyer et d'aimer, on retient au fond davantage la voix de la personne que celle de ses écrits, lesquels sont avant tout le reflet de son travail.

Des disparus dont l'absence nous dévaste, nous conservons des images si tenues, des odeurs si fugaces, des écrits si durables, mais leur voix ! Nous pouvons en rêver tout autant. La présence des morts passe souvent par elle, de leur vivant, on ne l'écoute pas tant elle fait corps avec eux, après, elle revient nous hanter si fort qu'elle peut faire corps à nouveau mais avec nous. La voix est la seule partie du corps qu'on ne peut enterrer. Les cordes vocales on peut, pas la voix. A la tristesse née de la disparition s'ajoute la prise de conscience que jamais plus nous n'entendrons le timbre familier de l'être cher, ses silences aussi. Les photos ne sont que des traces, quand la voix est aussi un prolongement du corps.

Poétesse et traductrice, Ryoko Sekiguchi est une Japonaise de Paris qui écrit en français depuis 2003. *La Voix sombre*, petit livre car bref et compact, est porté par une lumière intérieure que n'annonce pas son titre. De méditation sur la vraie voix de nos semblables éclipses à jamais émerge une singulière voix d'écrivain. Sa double culture, qui lui fait naturellement comparer les moeurs japonaises et françaises, l'a poussée à confronter l'absence de culture de la voix enregistrée dans son pays d'origine avec l'abondance de voix enregistrées dans son pays d'adoption. Ce constat lui est venu à l'écoute, régulière, passionnée et à toute heure, de France Culture, exceptionnel conservatoire de voix. La radio étant par excellence un support fantomatique, Ryoko Sekiguchi s'est laissée caresser par des fantômes de voix au fil de ses réflexions nouées en fragments. C'est aussi que ce media s'adresse publiquement à chacun de nous personnellement, il nous parle à l'oreille, parfois même en chuchotant.

Le souvenir de la voix de son grand-père quelle n'a pas enregistrée hante ses pensées. N'en demeure que sa voix mentale. Car une exilée a encore plus de mal à croire à la mort de l'être cher, il est encore plus long à mourir, elle l'a apprise par un coup de fil du Japon, par une voix lui annonçant qu'elle n'entendrait plus jamais « sa » voix. Elle évoque le grain de la voix avec la sensualité généralement réservée à célébrer le grain de beauté. Ce qu'elle dit du timbre de ceux qui sentent leur mort proche bouleverse par l'éclat de sa vérité poétique. « Leur voix en quelque sorte habillée pour l'au-delà [...] qui prévient qu'elle ne se suivra plus, quelle atteint à son terme, comme une bande magnétique qui se termine donne des signes que la fin approche, par un grésillement ou de petites coupures ». Avec une légèreté et une délicatesse mêlées de gravité, Ryoko Sekiguchi nous enjoint à enregistrer la voix des êtres chers, notre temporalité dut elle en être troublée par ce « présent pour toujours ». Elle réussit à effleurer l'universel sans jamais cesser d'être intime. Au terme de cet éloge de l'ombre de la voix, elle n'est plus qu'une onde faite femme. On en sort grandi, et comme lavé de la bêtise des jours.

Ce n'est pas un hasard, Éditions P.O.L, 2011



Lorsqu'un tremblement de terre, suivi d'un terrible tsunami, a frappé le nord du Japon le 11 mars 2011, l'auteur se trouvait à Paris. Elle était riviée à la télévision. Les images qui s'imprimaient sur sa rétine lui rappelaient d'autres catastrophes antérieures qu'elle avait vues, qui avaient touché le Japon.

Pressée par un sentiment irrésistible, elle se met à écrire. Ou plutôt, à « transcrire ». Elle recueille les paroles des uns et des autres. Les petites voix qui s'échappent dans les médias. Les accents de la région du nord. La liste des noms des sinistrés. Elle s'interroge. Pourquoi cette tentation de superposer les images, celles de Hiroshima et celles de Fukushima ? Comment certains artistes en viennent-ils, « comme par hasard », à anticiper une catastrophe à venir ? Y a-t-il une temporalité propre aux récits de catastrophes ? Pourquoi certaines villes parviennent à se libérer d'un passé désastreux et pas d'autres ?

Trois semaines plus tard, l'auteur se rend au Japon. Elle tente de définir cette ambiance si particulière d'après la catastrophe, qui permet à l'autocensure de s'installer et qui pousse les individus à adopter insensiblement un comportement inhabituel.

En un sens, il s'agit aussi d'un récit sur Tokyo, où elle a grandi. Un mois à penser à Tokyo, atteinte à jamais. Un mois à séjourner, parmi les répliques du séisme, dans le quartier de Shinjuku où elle est née. Le souvenir des personnes qu'elle y a connues et les paroles de ses amis qui y vivent croisent l'atmosphère tendue et morose de la ville. Comment se réconcilier avec une ville blessée ?

Extraits de presse

Article publié dans *La Croix*, mars 2012, par D.M

Les catastrophes comme celle du 11 mars 2011 ramènent inconsciemment aux fondements de la vie, aux racines qui constituent l'identité d'aujourd'hui et de demain. La chronique japonaise de Ryoko Sekiguchi, poétesse, écrivain et traductrice vivant à Paris depuis 1997, transpire de ces profonds bouleversements intérieurs. Le jour de la triple catastrophe japonaise, séisme, tsunami, accident nucléaire, elle est à Paris. La région du Tohoku bascule et son monde à elle aussi, à plusieurs milliers de kilomètres. Vivre un drame à distance n'est pas simple, l'assumer encore moins, le relativiser presque impossible. Elle prend la plume, écrit, « chronique » la vie, sa vie, et à travers elle celle de tous ceux qui sont atteints, en France et au Japon, essaie de saisir ces moments indicibles « *d'avant une catastrophe* ». Elle prend l'avion pour Tokyo et retrouve sa famille, ressent sa ville natale, en quête de solidité. Et réalise bientôt qu'en place de « *que faut-il écrire au lendemain d'une telle catastrophe* », il faudrait se poser la question de savoir ce que les sinistrés « *aimeraient lire* ». Progressivement Ryoko se retrouve, écrit toujours, du 10 mars au 30 avril 2011, quarante-neuf et un jour après le drame, le temps nécessaire à l'âme des défunts de « *rejoindre définitivement l'au-delà* », en paix. Ryoko ne dédie jamais ses livres à personne, mais fait là une exception émouvante : « *À la mémoire de mon grand-père, Teruo Otsuka, éditeur, qui m'a appris à lire et à écrire.* »

Article publié dans *Lire*, mars 2012, par T.S

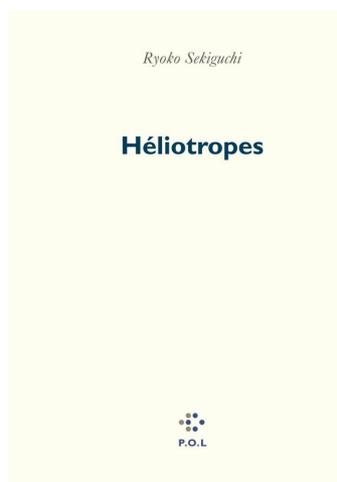
Ryoko Sekiguchi a tenu son journal – du 10 mars au 30 avril 2011 – d'écrivain japonaise installée à Paris. En espérant que « ça » va s'arrêter, « ça » désigne la série noire de catastrophes qui ont traumatisé le Japon : séisme, tsunami, fuite nucléaire.... *Ce n'est pas un hasard* est la chronique de ces jours sombres passés à partager les doutes et les angoisses de son peuple. Son irritation, aussi, par exemple, quand elle entend : « C'est de la faute de personne. C'est donc une catastrophe naturelle. » Sa réflexion, lucide, est sans concession. Son récit, poignant, est également une réflexion sur l'écriture. Elle regrette « de devoir faire l'expérience de cette intensité-là ».

(...)

Article publié dans *Cahier critique de poésie*, octobre 2012, par Agnès Disson

Ryoko Sekiguchi est poète. En 2011 toutefois ont paru un bref essai sur l'écriture, le petit guide d'un Tokyo très personnel, et enfin une chronique, écrite au jour le jour, à Paris et à Tokyo, sur la catastrophe de Fukushima. Trois genres différents, trois registres opposés, et un élément nouveau, l'émergence d'un *je* jusque-là voilé en poésie, discret jusqu'à l'impersonnel, qui s'affirme ici comme sujet, dans une proximité plus directe, révélatrice. Et pourtant la voix, unique, est parfaitement reconnaissable. Car les thèmes demeurent les mêmes, ce sont ceux des poèmes, constamment répétés : les noms propres, le double, les fantômes. Les noms de lieux tout d'abord dans le petit guide, Kagurazaka, Edogawabashi, évoquant l'enfance heureuse, l'imprimerie, l'odeur de l'encre, déjà ; Shinjuku, plus tard, les bars littéraires. Mais aussi la mort partout présente, et les fantômes aimés, leurs parcours familiers : car ce petit livre nostalgique est un testament. Écrire double, c'est de même écrire avec l'autre, avec les vivants et les morts, ceux qui vous précédaient, ou pire, celui qui vous a laissé. Seule issue possible : écrire « à côté » des morts, dans le respect de leur distance, leur incontournable altérité. Le double, c'est aussi par excellence la langue, français, japonais, l'écriture habitée du fantôme de la langue maternelle, autre rencontre, autre ombre portée. La perspective est double elle aussi, ici, là-bas, vu de Paris, vu de Tokyo, dans la description de la catastrophe du 11 mars, hors de toute volonté littéraire, dans la plate sidération, la modestie du journal. « *Le surgissement fantomatique des noms propres* » fait de ce livre un tombeau : celui des victimes, des disparus anonymes, emportés par la vague ou le séisme, à qui rendre un dernier hommage. La dédicace finale rassemble ces motifs récurrents, imbriqués, et fait surgir en le nommant un mort très aimé, le grand-père disparu, le fantôme d'Edogawabashi, celui qui sans le savoir a anticipé l'écriture. (« *En général, je ne dédie mes livres à personne, mais puisqu'il est question de noms propres, je dédie celui-ci à la mémoire de mon grand-père, Teruo Ôtsuka, éditeur, qui m'a appris à lire et à écrire.* »)

Héliotropes, Éditions P.O.L, 2005



Ce livre propose une structure inspirée de la forme poétique de la *muwashshah* pratiquée dans l'Andalousie arabe du Moyen Âge, et notamment de sa *kharja*, « sortie » du poème résolue par l'insertion de la voix d'un autre, d'une voix autre, pour aborder dans le même geste la question de la « fin du poème ». Comment sortir d'un poème ? Comment un poème peut-il parvenir à sa fin ?

Le thème du jardin déploie une réflexion sur les noms scientifiques des plantes. Les noms savants des plantes, leurs noms latins, ne sont qu'exceptionnellement prononcés, comme s'ils prenaient leurs distances avec les langues parlées pour demeurer dans une altérité irréductible.

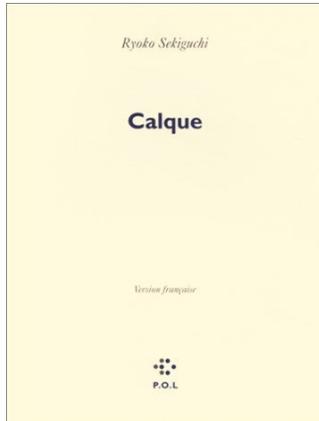
En convoquant les noms propres qui n'ont jamais été appelés, il s'agit de rendre leur place aux rangs de la nature, de les décrire sans réduire la part d'incompréhensible qu'ils recèlent afin d'en préserver la distance. « Je passe la parole à l'Autre » ; cette formule caractéristique de *muwashshah* serait un bon modèle pour réunir les questionnements proposés ici.

Deux marchés, de nouveau, Éditions P.O.L, 2005



Le personnage erre dans le marché. Ou plutôt, dans deux marchés. Et se transforme lui-même en texte – en lisant. Il s'agit ici de l'expérience physique de la lecture, et des modes de citation possibles : comment inviter les phrases d'un autre dans son propre texte, ou comment écrire après la lecture d'un livre.

Calque, Éditions P.O.L, 2001



Calque est composé à partir de textes tirés de deux livres japonais traduits par l'auteur elle-même. Même s'ils suivent le cours des pages, ces textes, à proprement parler, ne se déroulent pas. Ils se superposent en formant à peine une épaisseur de narration, à peine un contenu déterminable. Comme projetés sur un même écran, ils restent indépendants les uns des autres. Sans doute, le livre considéré dans son ensemble évoque-t-il une réflexion sur le travail de la traduction. Mais il suggère aussi la possibilité d'une définition de la poésie. Et parce que les textes semblent rester comme en surface, parce qu'ils semblent flotter sans référence, loin de toute tentation narrative linéaire, ils laissent venir des mots issus d'un temps irremplaçable. Au fond, ce livre est aussi un essai qui s'attache à la surface de la langue et où les poèmes sont l'incarnation de poèmes par excellence, où les mots vivent et parlent des poèmes.

Extraits de presse

Article publié dans *Le Matricule des Anges*, n° 38, par Pierre Hild

Blocs de textes compacts, labyrinthes de phrases courant en tout sens sur la page, développements gradués de remarques appelant l'enchaînement logique – ici comme troué – d'un exercice mathématique, doubles colonnes d'une pièce chassant sur deux pages : tout semble appeler, ici, l'effort d'une lecture coupée, déboussolée, qui vient recharger l'énigme première de notes simples, condensées jusqu'à l'énigmatique. Les étranges *Notes de chevet* d'une Sei Shonagon moderne et plasticienne tentant de « dresser la liste des choses que la conviction pourrait sauver ».

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
25, rue Gambetta
25000 Besançon
Tél. 03 81 82 04 40

- Géraldine Faivre, chef de projet Vie littéraire – Les Petites fugues
g.faivre@livre-bourgognefranchecomte.fr

- Nicolas Bigaillon, assistant sectoriel – Les Petites fugues
n.bigaillon@livre-bourgognefranchecomte.fr

Site internet : <http://www.livre-bourgognefranchecomte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté